

Il avait devant lui la porte d'entrée. Et c'était cette porte qu'il surveillait surtout.

Il vit tout à coup, dans la nuit assez profonde, une femme dont le visage était voilé et qui passait à plusieurs reprises devant la villa, comme pour s'assurer que de là, pour elle, aucun danger ne viendrait.

Elle passa et repassa ainsi devant lui à plusieurs reprises, si près que lui arriva tout à coup le parfum aimé, qu'il connaissait si bien, le parfum familial de celle qui avait été sa femme.

C'était Marinette.

Elle ramassa une poignée de gravier et la jeta contre la fenêtre de la chambre de Suzanne. La jeune fille n'attendait sans doute que le signal. La fenêtre s'ouvrit aussitôt. La tête de Suzanne se pencha. Quelques mots furent échangés à voix basse et Mascarot ne put les entendre. Puis la fenêtre se referma. Mais quelques minutes après, la porte du jardin était ouverte et Suzanne se précipitait dans les bras de Marie, disant :

—Petite mère ! Comme il est tard ! J'ai cru que tu ne viendrais pas.

Mascarot murmurait, sentait se soulever sa jalousie :

—Comme elle l'aime !

Puis, Suzanne rentra. Marie resta quelques instants encore à la même place.

Mais lentement, comme alourdie délicieusement sous le poids de cette tendresse d'enfant qui réchauffait son cœur, la jeune femme remonta le sentier, se dirigeant vers les villas du haut San Remo, dominant la baie, et plongeant sur tout le paysage splendide des alentours.

Mascarot, de loin, régla sa marche sur celle de Marie. Il ne la suivit pas longtemps, du reste. A moins d'un kilomètre de sa villa, Mascarot fut obligé de s'arrêter. Marie venait de disparaître dans une petite maison de modeste apparence, située à mi-côte. Mascarot attendit. Mais la jeune femme ne ressortit pas. Alors il revint sur ses pas et rentra chez lui. Il ne dormit pas, il ne songea même pas à se coucher. Le matin le trouva éveillé et songeant.

Lorsqu'il vit sa fille, il ne lui fit aucune allusion à ce qui c'était passé pendant la nuit, Suzanne ne se douta pas qu'elle avait été surprise, et que maintenant, son affection pour Marie n'était plus un secret pour son père.

Vers dix heures, Mascarot sortit seul. Au lieu de descendre vers la mer, il remonta la colline, se dirigeant vers la maison de Marinette. Il sonna.

Il avait été vu sans doute, car les rideaux d'une des fenêtres du premier étage avaient remué, et il se trouva tout à coup devant Marinette qui, d'un geste silencieux, lui indiquait l'entrée d'un petit salon très simplement meublé.

Ce fut Marinette qui parla la première.

—Que désirez-vous de moi ? Et ne vous avais-je pas dit, à Paris, que je ne voulais plus vous voir ?

Il releva la tête.

—Ce n'est pas moi, il me semble, qui vous ai cherchée, cette fois, et celui de nous deux qui s'est rapproché de l'autre, vous ne le nierez pas, c'est vous !

—Enfin, je vous écoute, dit-elle, trébuchante.

—Je serai bref. Je ne vous rappellerai pas tout ce que je vous ai dit et promis lorsque je vous vis à Paris pour la dernière fois. Vous savez quelle passion j'ai pour vous, et tout ce que je pourrais dire ne vous apprendrait rien là-dessus.

Marie, vous ne serez jamais aimée comme je vous aime. Car moi, je vous aimerais, si vous le vouliez, jusqu'à obéir à tous vos ordres, je vous aimerais, savez-vous bien, presque jusqu'à commettre un crime.

Marie le considérait. Un crime ! oui, assurément, cet homme en était capable ! Pour la seconde fois cette pensée lui venait.

—Je n'ai rien à ajouter à ce que je vous ai dit, répondit-elle.

—Alors, vous ne reverrez plus Suzanne !

—Soit, dit-elle, les yeux humides, je ne la reverrai plus, mais prenez garde ! cette enfant est délicate. Elle m'aime. Prenez garde que Dieu ne vous punisse en elle de votre cruauté.

—Je saurai vous faire oublier et vous remplacer dans son cœur.

Et chancelant, il se dirigea vers le jardin qu'il eut de la peine à traverser, tant ses jambes étaient faibles.

Marie, seule, pleurait, se répétant :

—Suzanne est perdue... perdue pour moi !

Rentré chez lui, Mascarot ne dit pas un mot à sa fille. Seulement, la soir même, il commandait le départ. Lorsque Suzanne l'apprit, elle devina un malheur.

—Père, pourquoi partir ? J'étais si heureuse ici.

—Tu seras heureuse aussi autre part.

—Où allons-nous, père ?

—Je ne sais pas encore.

—Nous partirons demain.

—Père ! dit-elle, presque faible.

—Prépare-toi et garde tes larmes.

Elle ne répliqua rien. Mais, dans le courant de la journée, elle réussit à faire porter une lettre chez Marinette. Celle-ci l'attendait, cette lettre, car elle se doutait bien que Suzanne lui enverrait de ses nouvelles.

Il n'y avait que deux ou trois lignes, mais si éloquentes :

—Nous partons. J'ignore où nous allons. Mon père ne veut rien nous dire. Peu m'importe. Dès que nous serons arrivés, je t'écirai. N'oublie pas ce que je t'ai dit : séparée de toi, c'est la mort !

Elle embrassa mille fois cette lettre qu'elle inonda de ses larmes. Elle reçut une seconde lettre dans la soirée. Celle-là était de Mascarot et disait seulement :

—Vous pourrez jusqu'à demain à huit heures et demie nous empêcher de partir. Vous savez comment !

Elle froissa le papier avec rage. Ah ! cet homme, comme elle le haïssait ! Et comme elle aurait voulu lui rendre, en une seule fois, tout le mal qu'elle avait reçu de lui !

Le lendemain, de la terrasse de sa maison, elle vit la villa de Mascarot s'ouvrir, et des voitures emporter les bagages. C'était fini. Mascarot n'avait pas menti. Et elle sentit, dans un déchirement affreux, se briser son cœur.

CXVI

En Fuite

Suzanne veillait. Elle avait promis à Marie de lui écrire. Elle n'oubliait pas sa promesse. Son père l'avait emmenée à Rome tout d'abord ; puis craignant que le climat humide et fiévreux de Rome ne fût nuisible à la santé de Suzanne, il en était reparti au bout de quinze jours et maintenant habitait Venise. Suzanne tenta, plusieurs fois d'écrire et crut ses lettres parties.

Elles n'allèrent pas plus loin que la poche de Mascarot et jamais ne furent remises à la poste de la place Saint-Marc.

Elle s'étonna de ne pas recevoir de réponse.

Profitant d'un moment où elle croyait ne pas être vue, elle appela un de ces mendiants qui se tiennent aux stations de gondoles, accrochant avec une longue gaffe la légère embarcation, l'amenant à quai et la maintenant le long de l'escalier glissant jusqu'à ce que le voyageur soit monté. Le tout pour quelque menue monnaie. Elle lui remit de l'argent et la lettre en lui faisant comprendre ce qu'elle désirait. Le mendiant partit. Il était à peine au bout de la Piazzetta qu'il était rejoint par Mascarot. Celui-ci lui tendit une coupure de cinq francs.

—Donne-moi cette lettre.

—Mais, signor...

—Donne. Cette enfant est ma fille. Et dépêche-toi.

Le mendiant céda. Du reste, la coupure de cinq francs l'eût décidé quand même. Mascarot lut l'adresse ; rue Lord-Byron, No. 4. L'adresse nouvelle de Marinette ! Il l'ouvrit et lut.

Les quatre pages étaient pleines de protestations d'affection et Suzanne se plaignait de n'avoir pas encore reçu de lettre de son amie. Elle disait aussi sa tristesse et son ennui. Il la déchira.

Quelques semaines se passèrent encore. Pas une seule fois Suzanne n'avait reçu des nouvelles de Marie.

Elle supposa bien que son père avait encore une fois intercepté sa correspondance ; elle fit tomber Mascarot dans un piège, en remettant un soir, au même mendiant, une lettre à l'adresse de Marinette et en surprenant son père qui, quelques pas plus loin, ainsi que la fois précédente, achetait la trahison du bonhomme.

Elle n'eut plus de doute. Dès lors son parti fut pris.

Un jour, Denise, en entrant chez Suzanne, fut fort surprise de ne point voir la jeune fille. Elle regarda le lit.

Le lit avait été défait. Les minutes s'écoulèrent, puis une demi-heure. Alors Denise descendit.

Mascarot rentrait au même moment. Il vit sa sœur tout effarée et s'inquiéta. Elle expliqua qu'elle cherchait Suzanne. Mascarot n'eut aucun effroi et se mit à rire.

—Eh bien, elle est dans la maison, appelez-la !

—Je l'ai cherchée. Je l'ai appelée.

—Que dit la vieille Martha ?

—Elle n'a pas vu Suzanne depuis hier soir au dîner.

—Suzanne sera sortie pour faire quelque emplette, ou bien, ce qui est plus probable, comme elle essaie de correspondre avec Marie, ainsi que vous le savez, elle aura trompé enfin votre surveillance et couru à la poste.

Cependant l'heure du déjeuner se passa, et quand deux heures sonnèrent, il fallut bien dès lors se rendre à l'évidence. Il y avait un malheur. Qu'était devenue Suzanne ? Mascarot se sentit envahi par une véritable épouvante.

Alors il parcourut comme un fou Venise toute entière, après avoir averti la police italienne.